



(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

L'alarme est donnée, le peuple soulevé...

Depuis plus de trois quarts de siècle, le pauvre Canada, ce sol arrosé du sang des plus grands hommes, n'était qu'un amphithéâtre où se jouait un despotisme odieux. On confisquait, sans gêne, le bien des habitants. Les Canadiens-français, que les Anglais avaient juré de respecter, n'étaient en butte qu'aux injures et mauvais traitements de ces despotes.

Enfin, la mesure était pleine ; le vieux sang normand avait bouillonné, la révolte éclata.

Partout, sur les grandes routes, on voyait les paysans armés de vieux fusils ou de faux se diriger vers le rendez-vous assigné aux enfants de la Liberté. Tous ces fermiers étaient devenus soldats. Ils laissaient tout pour se rallier au drapeau de Chénier, le chef de la révolte, ou pour mieux dire, le père des enfants de la Liberté.

Aujourd'hui, si nous voyions cette poignée d'hommes à moitié équipés, que dirions-nous ? Ce sont des fous ; avec de pareilles armes vouloir combattre contre des canons. Ah ! oui des fous. Mais fous courageux et héroïques. Des fous, dont Napoléon composait sa vieille garde. Des fous enfin, à qui nous devons la Liberté que nous avons maintenant. Que de grands hommes d'aujourd'hui je donnerais pour un de ces fous !...

C'est à Saint-Eustache ; la matinée est belle. Les oiseaux font entendre leur doux gazouillement dans la forêt.

Le village est silencieux ; on n'aperçoit personne dans les rues, que quelques enfants par-ci par-là, et ces enfants, au lieu de cris joyeux, de rires, de chérubins, des larmes dans les yeux. Qu'ont-ils ? Rappelez-vous que c'est pendant les troubles de 37-38 : les enfants n'ont plus de pères ; ceux-ci sont allés défendre la mère commune, la Patrie...

Assise sur les degrés d'une chaumière, est une jeune fille blonde aux grands yeux bleus rêveurs. Elle se nomme Mina.

Son père, Joseph Cartier, est avec les enfants de la Liberté ; il combat les "habits rouges" ; sa mère est morte l'année précédente.

La jeune fille est pâle et semble anxieuse. Un jeune homme, d'environ vingt-trois ans, se tient debout près d'elle. C'est un pauvre infirme, connu dans le village sous le nom de Pierre Moreau, le boiteux.

— Pourquoi, demande la jeune paysanne à l'infirmes, demeurer ici oisif, tandis que Jean, qui est plus jeune que toi, est là-bas, avec les patriotes ?

— Pourquoi ? fait Pierre, d'une voix pleine de tristesse.

— Oui, pourquoi ? répète Mina.

— A quoi suis-je bon ? répondit le jeune homme avec amertume. Que veux-tu que j'aie à faire là ?

— Tuer des Anglais, parbleu, fit la jeune fille en se levant. Faut-il ses deux jambes pour se servir d'un fusil ?

— Tu as raison, Mina, répondit Pierre, d'un air convaincu ; je ne suis qu'un être inutile jusqu'à présent, il me faut être utile ; et plus bas, il ajouta : Peut-être alors m'aimeras-tu ?

— Moi, t'aimer, fit la jeune fille, et elle éclata d'un rire ironique.

— Merci, fit douloureusement le pauvre infirmes.

— Tu sais bien que c'est Jean que j'aime, reprit-elle. Et tu sais aussi qu'il n'a pas peur d'aller faire face aux "habits rouges" ; tandis que toi, dit-elle avec dédain et mépris, tu n'es bon qu'à te mettre sous la jupe des femmes.

Les dernières paroles de la jeune paysanne firent monter une flamme au visage de Pierre, et un éclair parut dans ses grands yeux noirs.

— Eh bien ! dit-il, je ferai ce que Jean Boisseau n'osera tenter.

— Toi ! reprit la jeune fille, plus brave que Jean ? Et elle poussa un grand éclat de rire.

— Oui, moi, répondit le jeune infirmes. Ce que Jean Boisseau n'osera tenter, moi je le ferai, et...

Pierre Moreau parlait encore, quand Mina Cartier aperçut son bien-aimé qui arrivait en courant.

Jean Boisseau était un garçon d'une vingtaine d'années. Brun de peau, il avait les cheveux noirs et crépus ; ses yeux, noirs aussi, avaient une expression un peu sauvage et surnoise.

La jeune paysanne devint écarlate, et une flamme, disparue depuis longtemps, revint luire dans ses yeux d'azur.

— Comment ! toi, ici, Jean ! fit la jeune fille, en mettant sa main dans celle du jeune patriote.

— Oui, moi-même, ma belle Mina, répondit le jeune homme d'une voix joyeuse.

— Et quelles sont les nouvelles de là-bas ? demanda Mina.

— Jusqu'à présent, rien qui vaille la peine d'être signalé, répondit Jean Boisseau, mais on s'attend d'avoir du nouveau. Les Anglais s'avancent avec du canon, alors ça va chauffer.

Au mot canon, Pierre Moreau, qui n'avait soufflé mot, et qui avait passé inaperçu, s'avança vers les deux amoureux, et s'adressant à Jean Boisseau :

— Les "habits rouges" amènent du canon avec eux ?

— Tiens, notre boiteux, fit Jean au lieu de répondre à la question de Pierre. Comment va la patte, continua-t-il, en riant.

Mina partagea l'hilarité de son amoureux.

— Sais-tu, Jean, dit la jeune fille, ce qu'il a osé dire ?

— Non, répondit Jean Boisseau, les yeux allumés d'un feu sombre.

— Il a dit qu'il était plus brave que toi, répondit Mina.



Pierre Moreau cria de toutes ses forces : — A bas les habits rouges, vive la Liberté. — Page 827, col. 2.